

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[ŒUVRE : Claude Pontoux,](#)
[Œuvres](#)[Collection](#)[Édition : 1579 - Pontoux, Œuvres - Rigaud](#)[Item\[1579_Oeu_Pon\]](#)
[333 Nobles Guerriers françois, qui mettez vostre mere](#)

[1579_Oeu_Pon] 333 Nobles Guerriers françois, qui mettez vostre mere

Présentation générale du poème

Titre de la pièceElegie funebre sur le deces et trespas de tres-Illustre & trespacatholique Princesse madame Isabelle de France Royne d'Espagne. Par Claude de Pontoux Chalonnois.

Incipit non moderniséNobles guerriers François, qui mettez vostre mere

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

11 Fichier(s)

Présentation de l'exemplaire

Formatin-16

Date1579

Lien vers la notice du catalogue de la bibliothèque où est conservé l'exemplaire<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31135671p>

Emplacement du poème

Rang dans le recueiln° 333

Mention située à la fin du poèmeFIN.

FoliotationR4r, R4v, R5r, R5v, R6r, R6v, R7r, R7v, R8r, R8v, S1r

Présentation typo-iconographiquePas d'illustration

Informations sur la notice

Contributeur(s)Speyer, Miriam

ÉditeurÉquipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Image(s) : Source gallica.bnf.fr / BnF

Notice créée par [Côme Saignol](#) Notice créée le 24/10/2017 Dernière modification le

04/11/2021

ELEGIE FVNEBRE SVR LE
DECES ET TRESPAS DE TRES-
Illustre & trescatholique Princesse
Madame Isabelle de France
Royne d'Espaigne.

P A R
CLAVDE DE PONTOUX
Chalonnais.

N Obles guerrier François, qui mettez vo-
stre mere
Par vos combats, en extreme misere:
Ne vous combattez plus, cessez de guer-
L'un contre l'autre, ô le pauvre loyer, (royer
Q'on reçoit à la fin d'une guerre civile
Qui rend toujours, la liberté servile.
Qui desbauche le monde, & qui de malheur té
Le rend tout plein, amenant la cherté.
Qui mange & qui destruit, qui pille & qui rançonne
Les animaux, les biens, & la personne.
Qui demollit les tours, les temples, les maisons
En machinant dix mille trahisons.
La foy ny la pitié ne regne point à l'homme
Qui ses beaux ans à la guerre consomme.
Dequoy penseriez vous encontre vous vestu
Vostre ennemy? de dol, ou de vertu?
Vous ne deviendrez point plus riches de la guerre,
Qui tant le fort comme le foible atterre.

Car du bien mal acquis par vn effort meurtrier
 Ne iouit point le troiesme heritier.
 Helas! que nous auons à ceste heure, a ceste heure.
 Occasion, a bon droit que lon pleure.
 Que lon pleure a bon droit, en arrosant de pleurs
 Toute la France, enceinte de malheurs.
 De mal'heurs que le guerre & que la mort nous dōne,
 Iusque à embler la royalle couronne,
 La royalle couronne, helas! qui orendroit
 Par son Deſtint doit plorer à bon droit.
 Non tant l'extorsion de la guerre importune
 Que les assauts de l'inique fortune.
 Del'inique fortune & de l'amere mort
 Quitant de fois, ô France, te faict tort.
 N'estoit ce pas asés, execrable Chimere,
 D'auoir meudri si rudement le pere: "
 Sans vouloir de rechef ruer ta traistre main
 Sur le filz Roy tresdoux & treshumain?
 Sans vouloir de rechef dessus la fille Reyne
 Ruer ta main sanglante & inhumaine?
 La fille Royne, helas! qui de nostre ennemy
 Par vn Hymen, auoit faict nostre amy?
 N'estoit ce pas asés d'auoir de nos lieſſes
 Coupé le fil, les changeant en tristesses?
 Sans vouloir de rechef ramentenir nos pleurs?
 Troubler nos sens? augmenter nos douleurs?
 N'estoit ce pas assez d'auoir rendu la France
 Par vn seul coup en extreme souffrance?
 Et de voir par ce coup tous nos espoirs cassés,

Nos

Nos Jeux rompus, n'estoit ce pas assez?
 Sans vouloir de rechef, ô Parque filandiere,
 Ceste grand' Royne enuoyer dans la biere?
 En qui seule gisoit l'esperoir de voir vn iour
 Regner en France, & la Paix, & l'Amour.
 L'esperoir de voir vn iour à la fleur liliace
 Orner le chef de l'aigle Imperiale.
 L'esperoir de voir vn iour de ses flancs vn enfant
 Tresgrand Roy naistre en honneur triomphant.
 Iunon Lucine, hélas! hélas, Iunon Lucine,
 Que n'estois tu à sa pauvre gesine!
 Pour secourir son part, comme aux dames tu fais
 La releuant d'un si penible faix.
 Mais ie croy qu'en ce tēps plein d'horreur & de guerre,
 Trop mieux au ciel tut aymes, qu'en la terre,
 Bien que Deesse en sois, pour ce que les mortels
 Vont poulluants tout par tout tes aultes.
 Tu as laissé ça bas en ta place Bellonne,
 Avec Megere, Aleçon, Tisiphonne,
 Trois Furies d'enfer aux cheveux serpentins,
 Qui font au monde execrables butins.
 Qui vont tout foudroyant par ville & par bourgade
 En conduisant la meurtriere brigade:
 Gloute du sang humain, & ce pendant la mort
 Fait en ta place vn miserable effort.
 J'ay veu ces iours passés, durant ceste froidure,
 Porter en terre & en la fosse dure
 Plusieurs petits enfans pauurement auortés.
 Comme plusieurs au baptesme portés.

Et croy que ton absence, hélas, ô mere sage,
 Nous à causé telle perte & dommage.
 D'autant que finissoient maintes meres leurs ans.
 Après la mort de leurs petitz enfans.
 Car tu es ô Iunon, ô Deesse Lucine,
 En cét endroit la vraye medecine.
 Les docteurs Medecins en leur science vsés
 Souuent se sont en ce point abusés
 Mais pour cela ne faut leurs donner aucuns blasmes
 Car ce ne sont que pratiques de femmes.
 Aussi n'est il decent aux Medecins docteurs
 De practiquer mechaniques labeurs.
 Donc tu nous as laissé, ô Royne, fille aisnee
 Du Roy Henry, ô Royne fortunee:
 Si de tes chastes flancs du sang Austrichien
 Digne on eut veu du sceptre Iberien
 Sortir vn tresbeau filz heritier de ta grace,
 Et ensuyuant de son pere la trace.
 Tu rends toute l'Espaigne & la France de dueil
 Combie du tout t'en allant au cercueil:
 Alors que tu deuois d'une belle lignee
 Rendre l'Espaigne heureusement ornee.
 Ainsi deuant moissons vn tonnerre esclatant
 Va des biez vers les sommets abbatant.
 Ainsi deuant vandange vne soudaine greffe
 Les raisins verds en leur grappe martelle.
 Ainsi le vent Austrin deuant les grans chaleurs
 Par terre abbat les branches & les fleurs.
 C'estoit en ce temps la que le grand ail du monde

Au

Autant de temps sejourne dedans l'onde
 Comme il faiet dessus nous, sur l'arriere saison,
 Par la moitié traçant nostre orizon,
 A l'Antipode egal, que sa pauvrete vie
 Nous fut, hélas, par la Parque ravie.
 O trop cruel Destin, ô defaiteuse mort!
 Hélas tousiours, nous veux tu faire effort
 Falloit il que si tost vne tresnoble Reyne
 Allasse veoir l'oublieuse arene!
 Sur l'esperoir qu'elle auoit de veoir en son entier
 La foy Chrestienne en son meilleur mestier.
 O mort, cruelle mort, cruelle mort encore
 Qui gloutement tous les humains deuore!
 Tu ne t'en peux souler, gloutonne, & n'as horreur
 D'ainsi les veoir mourir par ta fureur.
 D'ainsi les veoir mourir c'est bien toute ta ioye,
 Car tu t'en sers de nourriture & proye,
 De nourriture & proye & ton cruel repas
 Est seulement des hommes le trespass:
 Fortune seras tu, mais seras tu Fortune,
 Tousiours, tousiours, à la France importune
 Hélas, deuions nous voir par la mort de rechef
 De ceste Roynie acrawanter le chef.
 Las, elle meritoit qu'en ce mortel passage
 Des siens aymee, ell' vesquit autant d'aage
 Qu'apres elle viura son noble & Royal nom,
 Et de son pere vn immortal renom.
 Elle amena la Paix & Themis & Astree
 Quand en Hespaigne elle feit son entree.

Et

Et tout le plus grand dueil qu'elle eut en son viuan,
 Ce fut de voir en la guerre estriuant
 La pauvre France, hélas! sa treschere patrie,
 Pleine de maux causés par l'heresie.
 Que ces trois que i'ay diſt Furies de l'Enfer
 Ont fait renaître & par flamme & par fer.
 Heureuse elle à veſcu, & meurt or douloureuse
 De voir ainſi la France malheureuse;
 Pleine de cruauté, pleine de deſaroy,
 Opiniâtre & rebelle à ſon Roy.
 Nous viuons en la guerre, en paix elle reſoſe,
 Trop toſt, hélas! la mort ce dueil nous cauſe.
 La mort qui de ſes ans meutriere en traiſon
 A moisſonné la plus verte ſaiſon.
 Hélas! qui l'eut penſé! mais, las, ceſte ſolonne
 Egalement le verd & ſec moisſonne.
 Elle n'eſpargne point le foible ny le fort,
 Au ieune & viel elle fait meſme effort.
 Et celuy qui bien gras long temps viure ſe vante
 Tout auſſi toſt que l'ectique accrauante.
 Auſſi toſt au hardy elle rue ſon dard
 Qu'à cil qui fuit tout craintif le hazard.
 Auſſi toſt des grans Rois les chaſteaux à bas gette,
 Que d'un paſteur la petite logette.
 Elle abbat auſſi bien les maiſons des bourgeois
 Que celles la des pauvres villageois.
 Ceſte mortelle vie eſt un pellerinage
 Ou nous ſouffrons de tous maux le naufrage:
 Deuant que d'aborder au but tant deſiré

Qu'a

Qu'a ce bon Dieu pour les siens préparé.
 Quant l'ame son organe, estant rebouché, quiète,
 Et qu'elle va au lieu de son merite:
 Le reste n'est plus homme, ains vn corps sans raison
 Vn tronc pourry des vers la venaison,
 Vne masse qui fut de terre façonnée
 Et à la fin en terre retournée.
 Car nous sommes vne ame (animant immortel)
 Close en vn coffre & caduc & mortel.
 La perte de ce monde est vn certain passage
 Du mal au bien du diuin heritage.
 O qu'heureux est celuy qui meurt bien ieune d'ans
 Sans voir icy tant de pechés regnans!
 Quelle part y a il en ceste vie humaine
 Qui de tous maux & malheurs ne soit pleine?
 Mais ne voyons nous pas le pauvre enfant naissant
 Qui par douleur va ses iours commençant?
 En plorant au depart du ventre de sa mere
 Qui pour luy souffre vne douleur amere?
 N'ayant que la voix seule & le gémissement
 Pour denoter son plus aigre tourment?
 Aucuns iusques au but de l'extreme vieillesse
 Viure lon voit, mais, las! en grand destresse.
 Et en enfance encore vne fois retournants,
 Folz, radottés, decrepits deuenants.
 Parquoy Dieu preuoiant aux affaires de l'homme,
 Celuy qu'il aime, en vn brestemps il somme,
 Et le rappelle à luy, au rang des bien heureux
 Luy presentant son Nectar doucereux:

Son

Qu'a

Son doucereux Nectar & sa sainte Ambroisie
 Manger divin, dont l'ame est ressaisie.
 Ceux donc qui ont esté en ce monde inspirés
 D'un bon Demon, là seront retirés :
 Ou toutes choses sont saintement appaisées,
 Et de vieillesse & tristesse plongnées.
 Ou des chesnes caués se distille le miel
 Et ou sans fin chét la manne du ciel.
 Ou de tous maux la vie est du tout ignorante,
 En paix tranquille à jamais demourante.
 Ou tousiours les odeurs parfument les autelz
 Suauement des grands Dieux immortelz.
 Ou tousiours le printemps d'éternelle verdure
 Orné de fleurs, & de fruiets chargé, dure.
 Ou tousiours herissez sont les crains des forets,
 Ainsi qu'aux champs les presents de Cerés.
 Ou tousiours un Zephyre en ventelant recree
 Les bienheureux, d'une fraicheur succree.
 Ou de toutes couleurs on aperçoit les prez
 Par tous endroiētz gayement diapres.
 Ou Flore de ses doigts mollets entortillonne
 Les beaux chapeaux qu'oyfine elle façonne,
 Cher present de ceux la qui pour leurs faictz & biēs
 Entrent heureux aux champs Elysiens.
 Ou les fontaines sont d'eau vine & argentine
 Des saints rochers prenants leur origine.
 Ou sur la blanche arene on voit tous clairs coulants
 Par les vergiers les ruisseaux gazouillants.
 Ou les gays oyillons aux verdoians bocceges

Vont

Ambroisie
sie.

inspirés

i

isfees,

s.

.

rante,

inte.

telz

telz.

dure

ure.

rets,

Cérés.

ree

ee.

.

e

onne,

et & biēs

.

ine

ne.

rs coulants

nts.

ges

Vons

Vont desgoisants à l'enuy leurs ramages.
Bref ou sont tous soulas de gaye sainteté,
Et tous plaisirs de sainte gayeté.
Là ne defaillent point des diuins Philosophes
Les beaux deus, des Poëtes les Strophes.
Et là dessus leur lire on ne voit ocieux
Sans fredonner, les truchements des Dieux.
Là des Nynfes on voit dessus les riués molles
Bondir en rond les mignardes carolles.
Là les Dieux chère pieds vont mesurants leurs pas
Entrepignants par cadance & compas.
Là par vouldoir diuin en liesse infinie
Dure sans fin la celeste harmonie.
Là de musique on vut les angeliques sons,
Les saints accords, les diuines chansons.
Là sont de Marsias les doux champs, & encore
La Musique est que trouua Pythagore.
Là est de Timothee expert musicien
Le chant Doricq, & le chant Phrygien:
Duquel iadis il feit au grand Roy Alexandre
Tout furieux soudain les armes prendre:
Et par son chant Doricq le feit sans sejourner
Vers ses amys au banquet retourner.
Et là on voit aussi le grand prebtre de Thrace
En long habit, qui en chantant compasse
Les doux, & diuers tons de sa lyre à sept voix
Or de l'archet, or la frappant des doigts.
C'est, là, c'est là ou est la uoye inuolable,
Ou la vie est plaisante & agreable,

21

Là l'extreme chaleur ne fait iamais accés
 Et ni eut onc de froit ni chaut exces.
 Là de pluie ou verglaç de neige ou de gelee
 Iamais ne fut la verdure souillee.
 Là les nues, brovillats, & vents impetueux
 N'empeschent point qu'on puisse voir les Cieux.
 Là l'orage i'mais ni l'esclatant tonnerre
 Ne foudroia les beaux fruiçtz de la terre.
 Mais là de couleur bleue on aperçoit que l'air
 Est en tout temps tresplaisant & traifclair.
 Et par les doux rayons du Soleil sa nature
 Salubrement reçoit temperature.
 Là les misteres saintçz de la diuinité
 Son celebrez en grand' solennité.
 Là d'un heureux repos sont les ames purgees
 En sainte paix heureusement logees.
 Ah! que ne suis ie mort, pour iouir à iamais
 En ce saint lieu de tant heureuse paix.
 Je ne verrois icy regner tant de miseres,
 Tant de forfaitçz meurtres, rages, choleres,
 Je ne verrois icy le piteux desarrocy
 Qu'en France on faict pour tourmenter le Roy.
 A despiter en vain ie n'emploirois vne heure
 La mesme mort dont il faut que ie meure.
 Il nous conuient à tous passer l'oublieux port.
 Nul n'est heureux sinon apres la mort.
 Ainsi Dieu l'arresta quand Adam premier hōme
 Mangea, tenté par Eue de la pomme.
 O dure pomme, hélas! tu tu causas le peché

Dont

Dont l'humain genre est ores entaché.
 Donques tu es heureuse, ô Royne Catholique,
 Qu'aller loger en la maison Celique.
 Ou sont de si grans biens qu'œil du monde n'a veu
 Ny nulle oreille à iamaïs entendu.
 Bien que trop tost tu as quitté ce pauvre monde
 Auquel tout vice auquel tout mal abonde.
 Et bien que ton corps soit dans le cercueil bouté
 Ton ame court à l'immortalité.
 Là plus n'aperceuras les voluptes charnelles,
 Qui sont ainsi, que le vil corps, mortelles.
 Là libre tu seras de la noire prison,
 Là ne veras iamaïs qu'une saison.
 Et là tu recevras pleine d'éternité
 Le saint loyer pour les bons appresté.
 Adieu donc, noble Royne, en l'éternelle gloire,
 Les tiens de toy auront tousiours memoire.

F I N.

Eiusdem Reginae Hispaniae
 Epitaphium.

Casta iacet lugubri hic Regina ornata sepulchro,
 Magnanimi Regis filia, sponsa, soror.

s E L E

Dont